

M. LOUBET EN ESPAGNE.

PREMIÈRE JOURNÉE.

L'Arrivée à Madrid.— La Physionomie de la Capitale.— A la Gare du Midi.— Le Roi et le Président.— Sur le Parcours du Cortège.— L'Enthousiasme des Madrilènes.

Madrid, 23 octobre.

A la Gare.

Un ciel gris voilé, nuancé cependant d'or pâle par de timides raies de soleil s'étendant ce matin au-dessus de Madrid tout frissonnant de drapeaux, et cette clarté discrète faisait valoir exquètement l'éclatant décor de fête. Tout ce cadre ruisselant de pluie, de fleurs et tacheté d'or, roula dans lequel, dès dix heures du matin, oscillait et bouillait un immense flot populaire. Dans cette foule, on coudoyait tous les éléments constitutifs du peuple espagnol, des manolas séduisantes coiffées d'une mantille, une fleur de granium piquée dans les cheveux; d'après paysans de la Casa del Campo, une couverture de laine grise sur l'épaule, coiffés du chapeau à pompons en laine noire; des Aragonaux en vestes courtes, avec de larges ombreux gris à bords plats; des Navarrais, fiers et si féroces, drapés dans leurs capes sombres, presque tous âgés d'ailleurs, car les jeunes gens dédaignent ces vieux et caractéristiques costumes et leur préfèrent bien à tort les vestons anglais et les chapeaux melous.

Tout ce monde, le nez en l'air, regardait paisiblement cloquer les dernières teintes, poser les derniers drapeaux et les dernières guirlandes. De temps à autre, un agent de police, un alguacil, ou Beaumarchais, s'adressait cérémonieusement à tous ces corbeaux: "Señors, señoras, faites-nous la faveur d'aller plus loin." Et très docilement, tout le monde allait, à cent mètres de là, voir de nouveau planter des mâts et fleurir des corbeilles.

L'aspect de la puerta del Sol, de la calle de Alcalá, de la calle Arenal, ces immenses artères de Madrid, était superbe. De riches tentures brodées, des tapisseries, des tapis d'Orient ornaient les fenêtres; ça et là étaient cloués des trophées, des faisceaux de drapeaux; l'échafaudage d'une maison en construction disparaissait sous les branches auxquelles on avait fixé des roses, si bien qu'à distance, on eût dit un immense bouquet tout fleuri.

A midi, tout était terminé et, dès une heure, les troupes du service d'ordre prenaient possession de la chaussée.

A tout instant passaient des régiments, clairons et musique en tête, dans un tonnerre de fanfares martiales, parmi des nuées de jeunes gens, qui marchaient avec le drapeau et marquaient le pas fièrement. A deux heures, sans cris, sans heurts fâcheux, la rue était débarrassée et derrière deux rangs de cavaliers, busards blancs, busards bleus, busards rouges de la mort au riche et finière uniforme, chasseurs bleus, chasseurs à pied, l'gardes en pantalon rouge et rose et à la plume de drap gris de centre, artilleurs, vétérans, gardes civils en grand gala, la foule du peuple attendait le passage du cortège.

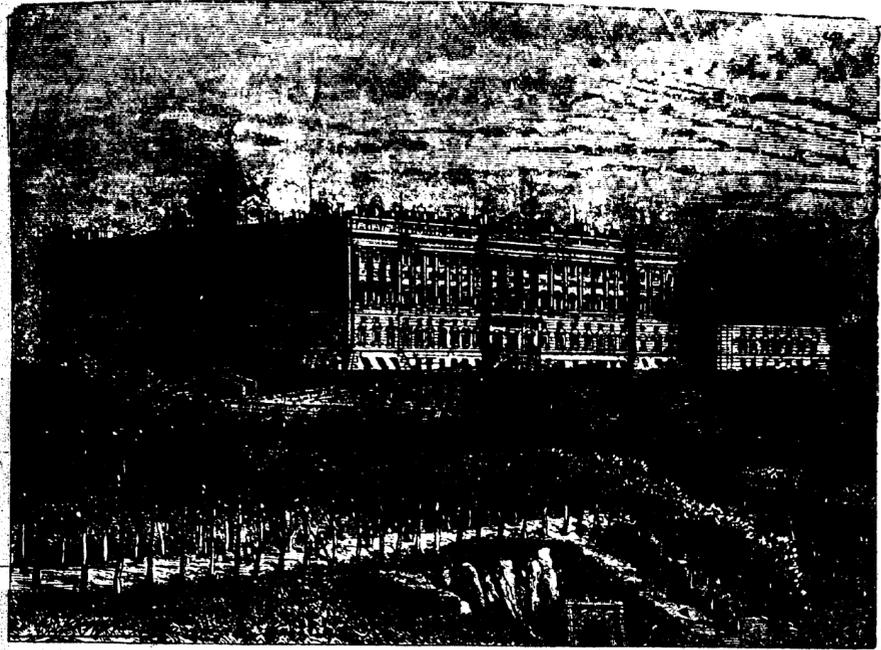
Le service d'ordre était si bien fait que sur la simple présentation du coupe-file spécial délivré par le gouverneur civil, ma voiture franchit sans encombre cordons et barrages. A la gare du Midi, cependant, on se montre plus piteux, la police entre en scène. Enfin, après quelques pourparlers, je puis entrer sur le quai de la gare et m'entretenir quelques trop courts instants avec le général Debatisse et le colonel Lamy, tous deux spécialement invités par le roi, et qui se montrent très touchés et ravis de l'accueil aussi simple que cordial que leur a fait le jeune souverain.

Tout à coup, grand remue-ménage: les hallebardiers, qui forment la haie en collette blanche, guêtres hautes de drap noir et habit à plastron rouge, reculent la position; les officiers chamarrés de décorations, les diplomates en sévère habit brodé d'or, les gouverneurs civil et militaire se rangent à leurs places. L'ordre de camp du roi, don Luis Pincha, serré dans un rituel uniforme or, blanc et rouge, en bicorne à casaco écarlate, la canne de jonc à pomme d'or au poing, entre sur le quai: "—El rey!" dit-il, d'une voix grave.

De la place de faveur où je suis je vois admirablement Alphonse XIII descendre de voiture; derrière lui descend le prince Ferdinand de Bavière, en tenue de colonel de hussards rouges; puis le prince des Asturies, en tenue de général de brigade. Le roi a revêtu l'uniforme de général de cavalerie et porte le grand cordon de la Légion d'honneur. Cependant que, trompettes sonnant, la superbe escorte des cuirassiers du régiment de Bourbon se reforme avec une solennelle lenteur, le roi pénètre dans le salon d'attente, puis débouche sur le quai de la gare. Les hallebardiers présentent les armes, les tambours roulent, réveillant les sonores échos de l'immense hall.

Simplement, cordialement, avec un air de bonne humeur, le jeune souverain salue à la ronde, serre la main aux officiers français, entame une courte conversation avec M. Jules Cambon. Tout à coup, un aide de camp se précipite: "—Sire, dit-il, presque courbé en deux, le train présidentiel est signalé."

Le prince des Asturies, qui doit prendre le commandement de l'escorte, quitte l'état-major royal et va monter à cheval. Le train arrive. La "Marseillaise" éclate suivie de l'hymne royal d'Espagne, la machine étouffe: le président s'avance vers son hôte qui l'accueille avec une hâte cordiale. "—Bonjour monsieur le Président, comment vous portez-vous? Avez-vous fait un bon voyage?" La réponse de M. Loubet se perd dans le fracas des fanfares. Solennellement le cortège se for-



LE PALAIS DE MADRID.

me et entre dans le salon d'attente où ont lieu les présentations.

M. Vincenti, alcalde, exprime au Président les sentiments unanimes de cordiale amitié et d'admiration sincère qu'éprouve le peuple espagnol pour le peuple français et pour son digne Président.

La ville de Madrid est très flattée de vous faire les honneurs du sol espagnol: elle désire que vous trouviez dans notre patrie l'écho de sa vive sympathie, que vous sentiez de près palpiter un peuple qui redouble d'efforts pour occuper dans le concert international une place digne de lui, et qui, avec le progrès de la liberté comme idéal, avec le travail assidu comme ligne de conduite, désire arriver à la prospérité et mériter l'estime des nations avancées. Votre nation nous sert de modèle comme effort et comme civilisation.

L'alcalde termine en invitant M. Loubet à faire à la municipalité l'honneur d'accepter de déjeuner à l'hôtel de ville le 24 octobre.

Le Cortège.

On fait avancer le landau royal, attelé en damont et conduit par des piqueurs en tricolore, perruque à marteaux et habit bleu de roi à aiguillettes amarantes. Tambours et clairons battent et sonnent aux champs. La "Marseillaise" alterne avec la marche royale. Le cortège, que ma voiture peut suivre par miracle, s'engage dans l'avenue du Prado, noire de monde, bordée d'artillerie et de cavalerie.

On passe sous un arc de triomphe et aussitôt le contact s'établit avec la foule.

C'est un choc sourd et profond. En Espagne, la foule ne crie jamais, on bien rarement, ailleurs qu'à la plaza de toros. Elle accueille le Président de la République française avec une fierté grave, une chevaleresque majesté, un respect profond. Toutes les têtes se découvrent, des centaines de milliers de petites draperies aux couleurs françaises s'agitent dans l'air, une rumeur profonde roule, comme la voix d'un tumultueux océan; puis, tout à coup, les braves éclatent, car si la foule ne crie pas ici, elle applaudit et le bruit de ses braves se prolonge et se répète avec un crépitement sec de grêle sur un toit de tuiles.

On suit ainsi la calle de Alcalá, la puerta del Sol, la calle de Arenal où la foule rompt les barrières et parmi des tonnerres de braves suit en courant le cortège, mais les officiers se précipitent: "Voyons señoras, pas de désordre!" Et cette merveilleuse foule obéit et se laisse de nouveau docilement endiguer. On passe devant des tribunes où toute la colonie française—et elle est nombreuse—a pris place, devant le ministère de la présidence du Conseil dont les balcons sont noirs de monde, devant le gouvernement civil aux fenêtres duquel sont placés les conseillers municipaux parisiens qui sont venus assister aux fêtes; enfin, me voici dans la cour d'honneur du palais avec tout le cortège; là, il faut s'arrêter. Et c'est déjà merveille d'avoir pu arriver jusqu'ici.

Au moment où je repasse le portail de la calle de Baylen pour aller au télégraphe, je croise le prince des Asturies qui rentre au palais. Une foule en délire l'applaudit et l'acclame. Etonné de ces cris, je demande à un officier, mon voisin, quelle cause les provoque et il me raconte cette touchante anecdote: "—Ce matin, en sortant du palais, le prince vit une femme se précipiter vers lui, les yeux brûlés de larmes: 'Grâce! orait-elle, grâce, monseigneur!' Très

émou, le prince s'arrêta, demanda de quoi il s'agissait: 'De mon frère, dit la pauvre fille, soldat de la garde, qui a déserté le mois dernier pour venir embrasser sa mère mourante et qui, la pauvre femme morte, est allé se livrer aux travaux forcés pour dix ans. Grâce!'"

Le prince prit le mémoire qu'on lui tendait. Deux heures après le roi faisait grâce, sur sa prière, au pauvre trouper. C'est pourquoi le peuple acclame le prince et le remerciait ainsi d'avoir fait rendre justice à l'un des siens.

M. Loubet et la Reine-Mère.

A peine arrivé au palais, M. Loubet, accompagné du président du Conseil et des personnes de sa suite, s'est rendu auprès de la reine douairière, pour lui présenter ses hommages. La reine, qui avait à côté d'elle le roi, l'infante Marie-Thérèse et le prince Ferdinand de Bavière, a fait au Président un accueil des plus gracieux.

Une longue conversation s'engage, au cours de laquelle la reine s'entretient avec M. Loubet des incidents qui marquèrent le séjour de son fils à Paris et le remercie avec émotion de toutes les attentions dont le roi a été l'objet de sa part.

M. Loubet présente ensuite à la reine et à l'infante MM. Combarieu, le général Dubois et les personnalités qui l'accompagnent.

La reine et l'infante ont pour chacun d'eux un mot particulièrement aimable. A quatre heures et demie, le roi et le Président descendent dans la cour centrale du palais et passent la revue d'une compagnie de hallebardiers, qui forment la garde du corps du roi. Les hallebardiers, qui sont tous des hommes de haute stature, défilent ensuite, précédés de leur musique.

Le roi et le Président se séparent quelques minutes après. Le roi va se rendre en automobile à la Casa del Campo, où il chassera avant que la nuit arrive. Le Président, accompagné du général Espinosa, de M. Combarieu et du général Dubois, remonte en landau de gala et rend visite, successivement, à l'infante don Carlos, qui rendit les honneurs à la tête de sa brigade, à l'arrivée du Président, puis à l'infante Isabelle.

Chez la Princesse Isabelle

La reine mère et l'infante Marie-Thérèse ont fait au Président de la République la gracieuse amabilité de l'accompagner dans sa visite à la princesse Isabelle.

Ils sont partis ensemble du palais royal dans une voiture attelée à la damont, suivie de voitures de gala encadrées par une escorte royale, commandée par le marquis de Sotomayor. La princesse Isabelle a fait un accueil excessivement aimable à M. Loubet. La conversation a eu lieu en langue française, dont la princesse suit le mouvement littéraire avec un vif intérêt. Les acclamations ont salué le cortège à l'aller et au retour.

La visite à l'Escorial.

Le train présidentiel, qui avait franchi la frontière hier soir à 9 heures 40, est passé sans incident, à 7 h. 3 du matin, à Valladolid; à 10 h. 21 à Avila, et s'arrêtait à midi, exactement, à l'Escorial. Là, le général Espinosa et le capitaine de vaisseau Boado,

aide de camp général du roi, attendent M. Loubet et après lui avoir présenté les compliments d'Alphonse XIII ils se mettent à ses ordres pour la durée de son séjour en Espagne.

Le Président leur demande des nouvelles de la santé du roi et de la reine douairière et leur adresse ses remerciements.

Les carabiniers présentent les armes et la musique joue la "Marseillaise". M. Loubet salue le drapeau et, précédé du secrétaire général du gouvernement de Madrid, s'avance vers le landau qui lui est destiné.

Le cortège se forme. Les attelages de six et huit mules avec postillons en tricornes et perruques poudrées offrent un coup d'œil caractéristique.

Les voitures pénètrent dans le parc par l'avenue royale, sur laquelle les troupes forment la haie.

Une estudiantina en costume local donne une sérénade. Les élèves des écoles militaires, les douaniers et les carabiniers présentent les armes.

La population accourue de tous les environs acclame le cortège. Le conservateur du monument et deux des pères augustins chargés de la garde des sépultures royales, reçoivent le Président à l'entrée de l'Escorial. Il pénètre dans le célèbre palais par la cour des Rois et est conduit directement dans l'église.

Immense rétable, avec ses marbres de couleurs différentes et son architecture variée, retient tout d'abord l'attention de M. Loubet.

Le Président descend avec sa suite au Panthéon des rois, se recueille quelques instants devant le sarcophage d'Alphonse XII, père du roi actuel, et y dépose une couronne d'argent doré, délicate œuvre d'art dont l'entourage est formé de feuilles de chêne, avec les armoiries royales au centre, qu'entoure le collier de la Toison d'Or.

Le Président contemple ensuite les sarcophages qui renferment les grands rois d'Espagne, notamment ceux de Charles-Quint et de Philippe II.

Il se dirige de là vers le "pudridero", où les corps des membres de la famille royale séjournent cinq ans avant de recevoir leur sépulture définitive dans le Panthéon.

M. Loubet dépose une couronne plus petite que la première et d'un travail non moins fini sur le cercueil de la princesse des Asturies, la sœur défunte du roi Alphonse XIII.

Le Président, en sortant du pudridero, visite le Panthéon des infants et la sacristie où on lui signale le bel autel de Santa Forma et les salles capitulaires avec leur riche galerie de tableaux.

La partie du palais qui intéresse le plus vivement le Président de la République et le président du Conseil est celle que Philippe II s'était réservée, la salle blanche à la chaux où il recevait les ambassadeurs, son cabinet de travail et sa chambre à coucher, avec une fenêtre ouverte sur l'autel.

Le président et les personnes de sa suite sont encore sous l'impression de solennelle froidure que laisse l'aspect du monument, quand ils sont introduits dans les appartements des princesses, dont ils admirent les magnifiques tapisseries.

A une heure et demie le train repartait pour Madrid, où il arrivait à trois heures. On a vu plus haut la réception qui a été faite au Président de la République dans la capitale espagnole.

Echange de Télégrammes

M. Etienne ministre de l'Intérieur, a reçu cet après-midi le télégramme suivant:

Madrid, 23 octobre 1905.

Ministre Gobernacion (Intérieur) à ministre Intérieur, Paris.

J'ai l'honneur de porter à votre haute connaissance que S. E. M. le Président de la République est arrivé au palais. Je me fais l'interprète auprès de vous des vœux sincères que l'Espagne forme pour la prospérité de la noble nation française.

En même temps que nous sommes très sensibles à l'honneur de cette visite, nous ne pouvons pas oublier l'accueil chaleureux et sympathique qui a été fait à notre roi à Paris.

Recevez, monsieur le ministre, mes hommages respectueux.

Le ministre de la Gobernacion.

M. Etienne, ministre de l'Intérieur, a répondu:

Le ministre de la Gobernacion, Madrid.

Je suis profondément touché de votre délicate attention et vous en remercie bien vivement. La France, reconnaissante de l'accueil chaleureux que la noble Espagne fait à son cher Président, forme les vœux les plus ardents pour que l'amitié qui unit les deux nations sœurs s'affirme chaque jour avec éclat et soit une assurance de plus pour la paix du monde.

Je vous adresse l'expression très vive de mes sentiments très dévoués et très respectueux.

EUGÈNE ETIENNE.

Le dîner de Gala

Au grand dîner que le roi a offert ce soir au Président de la République assistaient, outre la famille royale, les ministres, les maréchaux et les dignitaires du royaume. La reine douairière, qui portait en sautoir le grand cordon de la Légion d'honneur, avait à sa droite M. Loubet, à sa gauche don Carlos.

Le roi avait à sa droite Mme Cambon, à sa gauche l'infante Marie-Thérèse.

Au champagne, le roi a porté, en français, le toast suivant, que tous les convives ont écouté debout:

Monsieur le Président,

Recevez le salut bien cordial que je vous adresse à l'occasion de votre arrivée dans mon pays.

Soyez sûr, monsieur le Président, que partout dans l'Espagne vous ne recevrez que le témoignage bien chaleureux de l'amitié que le peuple espagnol a pour la France.

L'Espagne désire vivement concerter toujours ses intérêts avec ceux de la France.

Ce concert, qui jusqu'ici a été parfait, suivra son cours naturel à l'avenir.

L'amitié cordiale de l'Espagne et de la France est certainement d'accord avec l'amitié de l'Espagne pour tous les autres pays.

La paix universelle est le désir profond de mon cœur et je suis sûr que c'est le but de la politique des deux gouvernements.

Je lève mon verre, monsieur le Président, en l'honneur de Votre Excellence, à la prospérité et à la grandeur de la France.

La musique joue la "Marseillaise". Le Président de la République répond:

Sire, Je remercie Votre Majesté de l'accueil si cordial que j'ai reçu d'Elle, de la famille royale et du

peuple espagnol tout entier; les sympathies qui ont été manifestées au Président de la République française n'ont d'égaux que celles que le gouvernement français et la population de Paris ont témoignées à Votre Majesté.

Les excellents rapports qui ont toujours existé entre les deux nations voisines et amies ne peuvent que se fortifier dans l'avenir et, si votre voyage en France a puissamment contribué à ce concert, je forme le vœu que mon passage en Espagne y serve également.

"Comme vous, je suis convaincu que les relations cordiales ne peuvent que servir les intérêts de nos deux pays et la cause de la paix générale qui nous est chère.

"C'est de tout cœur que je lève mon verre en l'honneur de Votre Majesté, de Sa Majesté la reine Marie-Christine, de la famille royale, et que je bois à la prospérité et à la grandeur de l'Espagne."

La musique joue l'hymne royal espagnol.

La Réception au Palais

La réception qui a suivi le dîner a été tout à fait magnifique, bien qu'elle ait conservé un caractère absolument intime et que le cérémonial ait été en conséquence très simplifié.

A dix heures et demie, le Président de la République et la reine-mère ont fait le tour des salons. Le roi, en uniforme de capitaine général de l'armée espagnole, suivait, ayant au bras l'infante Marie-Thérèse, sa sœur, fiancée depuis deux jours au prince Ferdinand de Bavière. La plus aimable cordialité régnait dans cette réunion, à laquelle prenaient part les représentants des plus grandes familles espagnoles.

Après la retraite aux flambeaux, laquelle comprenait plusieurs milliers de figurants et qui, malgré la pluie fatigante, fit sauter le Président Loubet, la reine-mère et le roi, ainsi que toute la suite, ont de nouveau traversé les salons.

Le Président de la République, reconduit en grande cérémonie par la reine-mère, le roi et la famille royale s'est retiré à onze heures dans ses appartements.

Ainsi a pris fin cette première journée vraiment belle et cordiale, à laquelle les suivantes ne le céderont en rien.

Marques de distinction.

Le Président de la République a envoyé les insignes de grand-croix de la Légion d'honneur au prince Ferdinand de Bavière, fiancé de l'infante Marie-Thérèse.

Ont également reçu le grade de grand-croix:

M. M. Sanchez Roman, ministre des Affaires étrangères; général Weyler, ministre de la Guerre; Eichegaray, ministre des Finances; général Bascaran, chef de la maison militaire royale; général Pacheco, commandant du corps royal des hallebardiers; marquis de La Mina, grand écuyer.

Les autres ministres ont reçu les insignes de grand-officier, ainsi que le général Espinosa, attaché à la personne de M. Loubet; le capitaine de vaisseau Boado, également attaché au Président, a reçu le grand-croix de l'Étoile-Noire; le colonel Miliano, la croix de grand-officier du même ordre.

M. Pena, ministre plénipotentiaire, est nommé commandeur de la Légion d'honneur.



MARIE CHRISTINE.

Dons, cadeaux et décorations.

M. Loubet a remis 25,000 pesetas qui seront, d'accord avec l'alcalde, affectés aux écoles et aux salles des enfants du peuple. Le don fut remis par M. Cambon à l'alcalde à la fin du déjeuner de l'hôtel de ville, dans une enveloppe contenant 25 billets de 1,000 pesetas avec ces mots: "Pour les pauvres de Madrid".

Par les soins de M. Cambon, le président a offert en souvenir à l'hôtel de ville de Madrid un magnifique service de Sèvres.

L'alcalde a été nommé grand-officier de la Légion d'honneur.



M. EMILE LOUBET, Président de la République Française.